

CINÉMA

Le nouvel âge
de la machine

Page E 6



DE VISU

Vuillard,
l'autre moderne

Page E 7

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
E

CULTURE

Festival de théâtre des Amériques

Dans le ventre
du dragon...Du 22 mai au 8 juin, Marie-Hélène Falcon nous donne rendez-vous
avec des théâtres qui dérangent

Vingt-trois spectacles présentés dans 15 lieux différents sur une période de 15 jours. Des compagnies qui viennent de partout, de Bogotà ou de Berlin, comme de Toronto, de Madrid, de Montréal ou de Varsovie. Avec des propositions théâtrales métissées de toutes les influences culturelles. Avec un regard sur le monde qui se définit d'abord par l'audace et la remise en question.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Moins de dix jours avant l'ouverture de la 10^e édition du Festival de théâtre des Amériques (FTA), Marie-Hélène Falcon a l'air étonnamment calme. On la dirait presque sereine, détachée de tout malgré les échéances qui déboulent autour d'elle, sur les chapeaux de roues. Après 20 ans d'une telle routine, on doit s'y faire.

Elle revient à peine d'une séance de photo à l'Usine Alstom où Robert Lepage reprendra l'intégrale de sa mythique *Trilogie des dragons* (FTA, 1987) pour ouvrir et clore le festival — un spectacle de près de six heures que le metteur en scène a évidemment remanié. Tout autour, le bureau se met peu à peu à bourdonner fébrilement.

Elle me reçoit sans artifices dans son antre, au huitième étage d'un immeuble paquebot du centre-ville, comme elle en recevra d'autres plus tard en après-midi puis demain, avec ou sans caméra, et encore plus tard, et encore plus nombreux, durant deux longues et pleines semaines trop chargées. La machine roule maintenant à pleine vitesse dans les bureaux du festival, qui en période de pointe emploie jusqu'à 150 personnes sans compter ses six employés permanents.

Marie-Hélène Falcon survole tout cela, donc, l'air calme: il faut croire qu'avec les années, la patronne a aussi appris à déléguer. Sauf que ses yeux s'allument dès que je lui demande ce qui devrait marquer ce dixième FTA...

Points de rupture

«Il y aura beaucoup de choses, vous savez: 23 productions, c'est beaucoup. Cinq de plus que lors de la dernière édition. Mais on peut certainement faire ressortir des points importants. Comme ce retour en force de l'Amérique latine que nous avons un peu délaissée au cours des dernières éditions. Et ces grands spectacles d'ici et d'ailleurs: Robert Lepage qui ne pouvait pas ne pas faire partie de la dixième édition du festival; le retour de Frank Castorf aussi, un des plus grands metteurs en scène de notre

époque, qui s'attaque cette fois à Dostoïevski et à la logique totalitaire; Krzysztof Warlikowski, ce brillant metteur en scène polonais, qui monte une sorte de voyage au bout de la nuit signé Sarah Kane... Et tous ceux qui sont là, en fait: les expérimentateurs de chez nous, les Flamands iconoclastes de *ù Bung*, les Britanniques aussi et les Latins... Je pense que cette édition anniversaire du festival est très riche et permet de sentir ce que j'appelle les avancées théâtrales de notre époque...»

Evidemment, le FTA n'est pas un «festival à thème» et il serait un peu ridicule de vouloir trouver un point commun à toutes les productions qu'il offre cette année. Ce n'est pas non plus avec 23 productions à l'affiche qu'on pourrait prétendre représenter «toutes» les tendances théâtrales du monde. Mais on peut quand même parler d'un lien

«Ce sont tous des spectacles qui tranchent sur la pratique courante. Des points de rupture.»

entre tous les spectacles du festival puisque, comme le dit Marie-Hélène Falcon qui les a choisis un par un: «Ce sont tous des spectacles qui tranchent sur la pratique courante. Des points de rupture.»

Des points de rupture, on en trouvera beaucoup dans ce 10^e FTA s'il faut en croire sa directrice. Elle parle d'abord avec enthousiasme de la relecture de *Humiliés et offensés* de Dostoïevski par Castorf (le spectacle est présenté deux soirs au théâtre Maisonneuve de la PdA, les 3 et 4 juin), qui continue sa dénonciation virulente de toutes les sociétés sans âme,

qu'elles soient totalitaires ou consuméristes: «Il a construit un monde hallucinant truffé de micros et de caméras cachés qu'il relie à celui de Dostoïevski de façon ingénieuse...»

Puis je la vois littéralement se laisser envahir par un tout autre type de présence, celle des Flamands — dont on vous reparlera plus longuement en cours de festival — qu'on a déjà vus aux Coups de théâtre et qui présentent ici *ù Bung*, un spectacle dans la lignée du travail d'Alain Platel et où des enfants jouent les rôles de leurs parents (Monument-National, du 28 au 31 mai). Et celle de César Brie, le Bolivien d'origine argentine, et de son Teatro de Los Andes, qui arrivent ici avec une lecture «andine» de *l'Illiade* (du 23 au 26, à l'Usine C).

VOIR PAGE E 3: FALCON



Culture

BLUES

La truite de Ray

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Chaque printemps paraît toujours un disque, et un seul, rempli d'accents. Lesquels? Ceux qui vont ou, plutôt, se conjuguent avec l'air d'un temps qu'on voudrait plus printanier que ce qu'il est cette année mais qui... On s'embrouille! Disons-le comme ça vient: chaque printemps est publié un album si frais, si ensoleillé, qu'il s'avère le bon compagnon des soirées au cours desquelles le rosé est davantage à l'honneur que le rouge.

Par le passé, on se souvient que les auteurs du coup parfait de la saison estivale s'appelaient Greg Brown, Bo Ramsey, J. J. Cale, Lucinda Williams, The Band, Johnny Cash avec Tom Petty, Tom Petty sans Johnny Cash et... c'est tout! Cette année, le premier rôle du coup musicalement rafraîchissant se nomme Ray Bonneville.

Il joue de la guitare tendance fine, légère, et non «heavy macho m'as tu vu en cadavre». Il joue aussi de l'harmonica; il chante sa petite voix intérieure. Et il compose, il écrit toutes ses chansons. Celles de son nouveau compact, paru sur étiquette Stony Plain, ont été rassemblées sur *Roll It Down*. Ray Bonneville l'a produit avec le soutien de Colin Linden, connu pour avoir participé à des enregistrements d'un groupe justement baptisé The Band à la bande sonore du film *O Brother!* des frères Cohen, en plus de signer lui-même des albums bien enveloppés dans ces musiques qu'on désigne ainsi: les roots.

Bon, euh... Là, il faut peut-être indiquer que Ray Bonneville s'est acheté une petite maison dans un petit village de l'Arkansas que traverse la White River. On mentionne cela parce que notre homme a fait cela pour échapper à l'hiver et



STONEY PLAIN RECORDS

Un gros défaut de Bonneville: il se fait trop rare.

pêcher la truite quand il veut. On précise cela parce que ce *Roll It Down* est un ensemble de belles histoires de pêcheur sans les exagérations, sans les fioritures.

Il y a la pêche qui fait son bonheur et l'inspire, mais il y a aussi, comme il l'a confié, le train de marchandises qui fait sa joie et l'inspire presque autant et qui passe et repasse trois fois par jour. Bref, de quoi faire rêver cet éternel voyageur devant l'éternel blues. Et puis, ce qui ne gâte rien, habiter l'Arkansas six mois par années facilite certaines choses. Les géographiques. Et d'une, il n'est guère éloigné des musiques de Nashville. Et de deux, il joue de plus en plus fréquemment dans les États des environs.

On prend tout cela. On mélange tranquillement; on touille gentiment et ça produit un album qui a ceci de très séduisant qu'il est l'alchimie parfaite entre le country et le blues, le folk et le rock. C'est extrêmement bien joué. C'est un régal, un bonheur. Tellement qu'on a trouvé un gros défaut à Ray Bonneville: il se fait trop rare. Il est vrai que lorsqu'on peut pêcher quand on veut...

ROLL IT DOWN

Ray Bonneville
Stoney Plain Records

DAVID CANTIN

Dans le milieu de la musique électronique, Miguel Depedro a bien mauvaise réputation. Sous le nom d'emprunt de Kid 606, il ne se gêne pas trop pour parodier l'IDM, réutiliser des bribes de succès de Missy Elliott et d'Eminem ou encore déconstruire la techno du mieux qu'il peut. Pour le 20^e Festival international de musique actuelle de Victoriaville (FIMAV), on doit probablement s'attendre à une autre performance incendiaire, ce soir au Cégep de Victoriaville. Est-ce qu'on arrivera à en savoir plus sur ce Californien des plus controversés?

À l'essentiel

Joint à son domicile, l'artiste à qui l'on parle va à l'essentiel. Depuis la parution de *Down With The Scene* en 2000 (sur l'étiquette Ipecac de Mike Patton), Kid 606 est devenu une sorte d'enfant terrible de l'électronique. Comment lui-même perçoit-il cette image qui le rattrape sans cesse? «Je ne m'en fais pas trop, c'est secondaire à mon avis. Pour moi, ce qui importe, c'est d'avoir la liberté nécessaire afin de produire la

FIMAV

Le Kid rapplique

musique qui m'intéresse. Je ne veux surtout pas me répéter. Le changement est ce qui me stimule.» On ne peut qu'être d'accord avec l'affirmation de ce cabotin mi-sérieux. Lorsqu'on regarde de près la discographie du surdoué, les extrêmes se côtoient d'une parution à l'autre. Du glitch minimal de *PS I Love You* (sur Mille Plateaux) à l'exubérance chaotique de *The Action Packed Mentalist* [...] (sur sa propre étiquette Tigerbeat6), il y a une marge assez large. D'ailleurs, on revient sur ce dernier titre qui récupère des noms aussi connus que Soul II Soul ou D12 à l'intérieur d'un mix plutôt bordélique. «Mon but était d'aller à l'encontre de toute une intelligentsia de l'électronique qui ne veut rien savoir de la musique populaire. Je ressentais le besoin de détourner un hit comme Get Ur Freak On afin d'en insérer des bribes dans un tout autre contexte. Depuis, la pratique est devenue courante. Ce n'est pas simplement de choquer, mais plutôt de prendre des risques.»

Comment un fan de Missy Elliott se retrouve-t-il soudainement dans la programmation du FIMAV? On précise que Michel Lévasseur, le di-

recteur en chef, a aussi invité des duos comme Tim Hecker-Oren Ambarchi ou Peaches-Pan Sonic (demain soir au cégep) pour cette 20^e édition. De l'avis du rebelle du laptop lui-même, «tout peut arriver lors d'une prestation de Kid 606. Je n'aime pas trop préparer quelque chose de défini à l'avance. On verra sur place l'énergie qui circulera». Puisque l'artiste californien refuse le moindre compromis, on s'informe également sur ses projets à venir. La réponse est immédiate. «J'ai un disque de prêt pour Ipecac qui devrait paraître normalement à la fin de l'été ou au début de l'automne. Je crois qu'on voulait que je refuse un autre *Down With The Scene*, ce qui ne m'intéressait vraiment pas. L'album emprunte une sorte de virage électronique du côté de la dancehall et du ragga. Mes collaborations avec des artistes comme The Bug ou DJ Rupture ont beaucoup influencé mon travail dernièrement. C'est peut-être mon truc le plus accessible. En même temps, il y a des éléments assez bizarres qui fusionnent. Ensuite, j'ai quelque chose d'autre de prêt mais je ne sais pas encore où cela va sortir. C'est encore plus personnel.»

Avant de terminer la discussion, la fameuse scène montréalaise se glisse entre quelques propos au sujet de l'état de santé de la musique électronique en ce moment. Kid 606 maintient tout de même certaines réserves. «Comme partout, il y a du bon et du mauvais. J'adore quelqu'un comme Akufen. Il faut aussi se méfier de ce que les médias inventent. Le même phénomène s'est produit à San Francisco.» En parlant de bon, le créateur s'empresse de dire: quelques mots au sujet de son label Tigerbeat 6. «Ça se passe plutôt bien. C'est très stimulant de travailler avec des personnes comme Lesser ou Electric Company. Ils ont une manière bien à eux de détourner l'électronique au sens habituel du terme.» On pourrait en dire autant de Kid 606 dans sa démarche: des plus paradoxales.

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE MUSIQUE ACTUELLE
DE VICTORVILLE
Jusqu'au 19 mai

VITRINE DU DISQUE

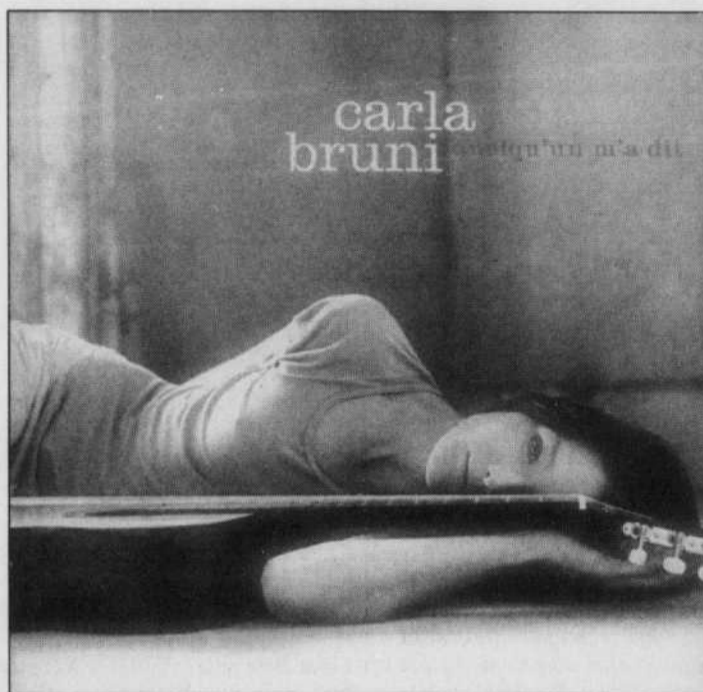
Et en plus, Carla Bruni a du talent

QUELQU'UN M'A DIT

Carla Bruni
Naïve/Audiogram (Sélect)

Voyez comme la vie est injuste. Il se trouve que Carla Bruni a aussi du talent. C'est rageant. Les ex-mannequins célèbres ne peuvent pas avoir du talent, c'est Dieu qui veut ça, tout l'équilibre naturel des choses tient là-dessus. Ce serait trop disproportionné, autrement. Déjà qu'il y a ce navrant écart entre les riches et les pauvres qui ne cesse de s'agrandir, s'il faut en plus que les déesses de beauté soient autre chose que des muses, on finira par ne plus croire en rien. Avec Naomi Campbell et Karen Mulder, au moins, on était rassurés: les disques ne de leurs velléités de chanteuse ont confirmé l'inéluctable vérité. Nunuches elles parodent, nunuches elles chantonnent. Et ce, malgré les efforts des rockstars qui leur tournent autour comme de vieux 45-tours rayés. Avec la Bruni, ex-p'tite copine des Clapton, Jagger et autres Julien Clerc (je tiens ce curriculum du cœur de mon amie Louise Dugas de *Elle-Québec*: je ne sais jamais qui sort avec qui, moi), ça ne pouvait qu'être pareil. De fait, quand j'ai lu qu'il y avait ce vieux punk de Louis Bertignac, l'ancien loubard de Téléphone, à la réalisation et aux guitares de ce premier album intitulé *Quelqu'un m'a dit*, j'ai fait hé hé. Quelqu'un avait bien travaillé pour la princesse, supputais-je. Et puis j'ai écouté, écouté et encore écouté le disque. Et constaté que mam'zelle Carla, en plus de chanter fort joliment, écrit et compose toutes ses admirables chansons tout en grattant elle-même sa sèche. J'ai fait ça alors.

Faut croire que ça se peut. Talent, beauté, sensualité, finesse et pertinence à la même adresse. Ça rend fou: elle a tout. Un peu de la mélancolie de Françoise Hardy, un peu du timbre étouffé de Barbara, un peu de la délicieuse légèreté de Jeanne Moreau quand elle chantait *Le Tourbillon* dans *Jules et Jim*, et aussi un peu beaucoup de tout ce



qu'il y a de bon dans la nouvelle chanson française des Keren Ann, Benjamin Biolay, Coralie Clément, Vincent Delerm et autres Emilie Simon, à savoir des textes en forme de petit cinéma personnel, des mélodies en filigrane, une voix diaphane. Bref, de quoi craquer en même temps que son alibi. Et réécouter *Le Toi du moi*, débité par la belle à trois cents à l'heure: «Tu es mon pile, je suis ton face / Toi mon nombril, et moi ta glace, / Tu es l'envie et moi le geste / T'es le citron, et moi le zeste.» Zouï, je le veux.

Quand je pense qu'elle est même pas mon genre. Ce visage trop parfait, ce corps impossiblement filiforme, c'est repousser tellement c'est inaccessible. Et pourtant, par les chansons, on a accès. Quelqu'un qui écrit et chante: «Tout le monde est une drôle de personne, / Tout le monde a l'âme emmêlée, / Tout le monde a de l'enfance qui ronronne / Au fond d'une poche oubliée» (*Tout le monde*). C'est quelqu'un qui vibre comme vous et moi, fût-ce sous une peau trop lisse.

Carla Bruni a aussi du cœur, c'est effarant. Et même de l'humour, c'est patent dans *J'en connais*, chanson à propos des tas de types qui lui tombent aux pieds: «J'en connais tant tellement ça me prend trop de temps, / Et ma pauvre maman se dit en soupirant, / "Qu'i-je fait pour cela? Est-ce ma faute à moi, / Si ma fille est comme ça?"»

Il faut bien l'avouer, Bertignac n'a fait qu'ajouter un peu de paille — guitare slide, mandoline, quatuor de cordes — sous un lit déjà bien fait. Les chansons tiennent toutes seules telles que données guitare-voix par Carla, pas compliquées mais pas si faciles non plus, un brin folk-blues ici (*J'en connais*, *L'Amour*), un chouia slow-rock là (*Le Ciel dans une chambre*, *Chanson triste*), avec juste ce qu'il faut d'originalité dans les phrases pour distinguer la manière Bruni de la petite foule des contemporains nommés plus haut (ses airs à débit rapide, *Le Toi du moi*, *La Dernière Minute*, sont à ce titre les plus inimitables).

Pas moyen d'en sortir: ce disque est fichtement bon, il n'y a qu'à l'apprécier. Que dis-je, le goûter, le laisser dégouliner partout comme une glace italienne sous un trop chaud soleil. En se disant tout bas qu'il y a quand même un semblant de justice en ce bas monde: Carla Bruni, en effet, semble à peu près incapable de rendre ses chansons sur scène. A la télé française l'autre soir, elle s'em mêlait les pinceaux que c'en était gênant. Et charmant, forcément. Décidément, on ne lui résiste pas.

Sylvain Cormier

ROCK

FEVER TO TELL

Yeah Yeah Yeahs
Interscope/Universal

Miracle. Les Yeah Yeah Yeahs ont survécu à ces nombreuses rumeurs qui entouraient la sortie éventuelle de *Fever To Tell*. Après avoir retenu l'attention grâce à quelques singles dévastateurs, ce trio issu de la «nouvelle vague new-yorkaise» réussit à convaincre avec un premier album de rock gonflé à bloc. Il y a surtout la présence de la sulfureuse Karen O., qui se retrouve quelque part entre Patti Smith, Kim Gordon et Courtney Love. Autrement, ce groupe poursuit dans la lignée des Sonic Youth, Jon Spencer Blues Explosion ou encore les défunts Royal Trux. Aussi cru qu'enflammé, *Fever To Tell* commence avec une fougue similaire au Master EP: un chaos spontané qui brille par sa nonchalance, de même que par son énergie fulgurante. Bordélique à souhait, des mélodies puissantes se bousculent sur des titres comme *Rich* ou *Black Tongue*. Malgré des influences très présentes (des racines punk au no-wave), les Yeah Yeah Yeahs malmènent un rock qui en a grandement besoin ces temps-ci. Avec beaucoup de charisme, la chanteuse et ses deux acolytes poussent la fièvre à son paroxysme. De plus, l'album se termine sur une note assez calme. Après les Whites Stripes, c'est au tour des Yeah Yeah Yeahs de s'élever au premier rang. La hype disait vrai après tout.

David Cantin

ÉLECTRO

TELEGRAPHS
IN NEGATIVE - MOUTHS
TRAPPED IN STATIC
Set Fire To Flames
(Alien 8 Recordings)

Mené par un collectif de 13 musiciens issus de la scène indépendante montréalaise (GY!BE, Hanggedup et Fly Pan Am), Set Fire To Flame privilégie encore une fois l'improvisation et le découpage sur *Telegraphs In Negative - Mouths Trapped In Static*. Après l'expérience concluante de *Sings Reign Rebuilder*, ce nouvel album double avance toujours dans l'imprévisible. Il faut toutefois expliquer les enjeux: ainsi que les circonstances particulières qu'un tel enregistrement implique. Pendant près d'une semaine, le groupe s'est isolé dans une vieille ferme en Ontario afin de mettre à l'épreuve les limites charnières de la création musicale. Il en a résulté un contenu plutôt dense et fascinant qui a ensuite été retravaillé de diverses manières. On entend les pas, les discussions, voire le bois qui craque dans ce studio artisanal. De plus, les courtes pièces s'enchaînent rapidement de façon à créer une ambiance où on passe de

VOIR SUITE PAGE E 8

Janvier Toupin Théâtre d'Envergnure
présente en codiffusion avec le Théâtre de La Manufacture

et un
et
deux!

Un feu roulant... Aux arts etc.
d'une grande efficacité... La Presse
ludique et éclaté... Voir
Une vraie bouffée d'oxygène...
Journal de Montréal

Écrit,
mis en scène
et
interprété
par
PATRICE
DUBOIS
et
DANY
MICHAUD

du
29 AVRIL
au
24 MAI 2003

6 DERNIÈRES

4559, PAPIEUX-MONTRÉAL-QC
www.theatrelaligorne.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

LA LICORNE

LES THÉÂTRES
d'aujourd'hui

ABONNEZ-VOUS!
Épargnez jusqu'à 24 % sur
le prix régulier et profitez
d'une foule de privilèges.
Pour vous abonner ou
recevoir le programme de la
saison, un seul numéro
(514) 282-3900

BLUE BAYOU,
la maison de l'étalon
de Reynald Robinson
mise en scène Eric Jean
Une production du
Théâtre les gens d'en bas

MILLE feuilles
de Pierre-Michel Tremblay
mise en scène Martin Faucher
Une coproduction du Théâtre d'aujourd'hui
et des Éternels Pigistes

UN CARRÉ de ciel
de Michèle Maguy
mise en scène Martine Beauvire
Une création du Théâtre d'aujourd'hui

LE COLLIER d'Héliène
de Carole Fréchette
mise en scène Martin Faucher
Une production du Théâtre d'aujourd'hui
EN COLLABORATION AVEC BANQUE NATIONALE

AVEC Norm
de Serge Boucher
mise en scène René Richard Cyr
Une création du Théâtre d'aujourd'hui

Théâtre d'aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis
(Métro Sherbrooke)
Montréal (Québec) H2W 2M2
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

EN COLLABORATION AVEC Hydro Québec

de LARRY TREMBLAY mise en scène de CLAUDE POISSANT

LE VENTRILIQUE

AVEC
Nathalie Mallette
Frédéric Desager
Nathalie Claude
Daniel Parent

MEILLEURE PRODUCTION "MONTRÉAL"

À ESPACE GO
DU 14 AU 24 MAI 2003 À 21H
MATINÉE LE SAMEDI 24 MAI À 16H

4890, SAINT-LAURENT
(514) 845 4890
(514) 790 1245

THÉÂTRE
PAP

DERNIÈRE CHANCE À MONTRÉAL

Culture

FALCON

SUITE DE LA PAGE E 1

La présence de Brigitte Haentjens aussi, qui nous propose cette année *L'Eden cinéma* de Marguerite Duras (MACM, du 1^{er} au 7 juin). De Marie Brassard, dont le *trip* d'acide prend cette fois-ci le titre de *La Noireur* (Usine C, du 23 au 26). Puis ensuite, ou avant, je ne sais plus, la voilà qui parle de Wajdi Mouawad, de l'atelier mené par Lorraine Pintal à l'hôpital Louis-Hippolyte Lafontaine, de Farine orpheline, du Requin blanc, des Britanniques de Forced Entertainment...

Cette femme est un fleuve! Et elle ne pense qu'à ça!

Des risques

Etonnant! Chaque fois possédée par le discours qui l'habite, Marie-Hélène Falcon semble revivre devant moi, du simple fait d'en parler, la surprise et l'intensité qui l'ont fait choisir ce spectacle pour son festival. Voilà maintenant qu'elle parle de la série *Nouvelles scènes* et des approches multidisciplinaires qu'elle met en relief... puis qu'elle passe sans transition à *Burning Vision* (théâtre Prospero, du 4 au 7 juin), au ventre des Territoires du Nord-Ouest et aux peuples Denés qui sont allés s'exercer auprès des Japonais pour leur avoir envoyé de l'uranium de chez eux sur le crâne...

Subitement, le discours redevient un peu plus calme dans le petit bureau percé de larges fenêtres. Il y a comme une pause, il fait toujours gris dehors, mais pas ici... Nos yeux se croisent de nouveau au détour d'une phrase alors que la directrice du FTA souligne que les artistes, où qu'ils soient dans le monde, sont animés par la même sensibilité extrême et qu'ils traduisent leur époque.

«Il est fascinant de voir à quel point les mêmes mythes sont abordés de façon différente selon la culture à laquelle s'abreuve les artistes, et c'est cela qui donne tout son sens à l'aventure théâtrale. *L'Iliade* des Boliviens en est un bon exemple puisque le poème d'Homère prendra vie à travers le spectre des dictatures militaires. De la même façon, le Ricardo III du Mapa Teatro de Bogotá [Agora de la danse, du 29 mai au 1^{er} juin] n'a rien à voir avec toutes les versions qu'on a données ici de ce classique de Shakespeare. Mais je pourrais dire la même chose aussi des fantômes de Wajdi Mouawad qui ne sont pas ceux qui habitent Robert Lepage. Ou du regard de Castor



Une scène de *Burning Vision*.

sur Dostoïevski qui s'inspire de la culture des anciens pays de l'Est qu'il a vécue de l'intérieur. En fait, tout cela nous dit que les artistes s'influencent et que la voix de chacun est importante.»

Pour mettre en place ce concert de voix dénonciatrices, Marie-Hélène Falcon courra évidemment quelques risques. Le budget global du festival tourne autour de 2,7 millions de dollars et le guichet représente un important 25 % des rentrées totales. Pas le choix donc: ce 10^e FTA est condamné à connaître plus qu'un succès d'estime. Et Marie-Hélène Falcon et son équipe, à faire des miracles...

LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

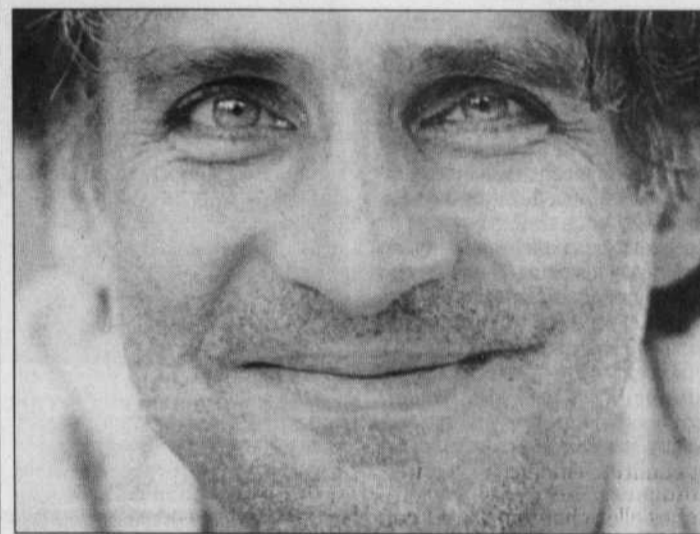
Du 22 mai au 8 juin, dans quinze salles différentes à Montréal. On peut demander un programme aux bureaux du festival au (514) 871-2224 ou consulter le site Internet (www.fta.qc.ca).

DAVID CANTIN

Alors que le FTA s'installe à Montréal, Théâtres d'ailleurs prend aussi l'affiche à Québec, du 20 au 31 mai. Quatre spectacles en tout — dont *La Iliade*, également au programme du FTA —, en provenance de la Bolivie, de la France, du Royaume-Uni, de même que du Canada comme du Québec. Marie Gignac, l'une des directrices artistiques du Carrefour international de théâtre de Québec (l'autre étant Brigitte Haentjens), a bien voulu faire le tour de ce «minifestival» avec nous en misant sur le dialogue possible entre ces œuvres de nature très différente.

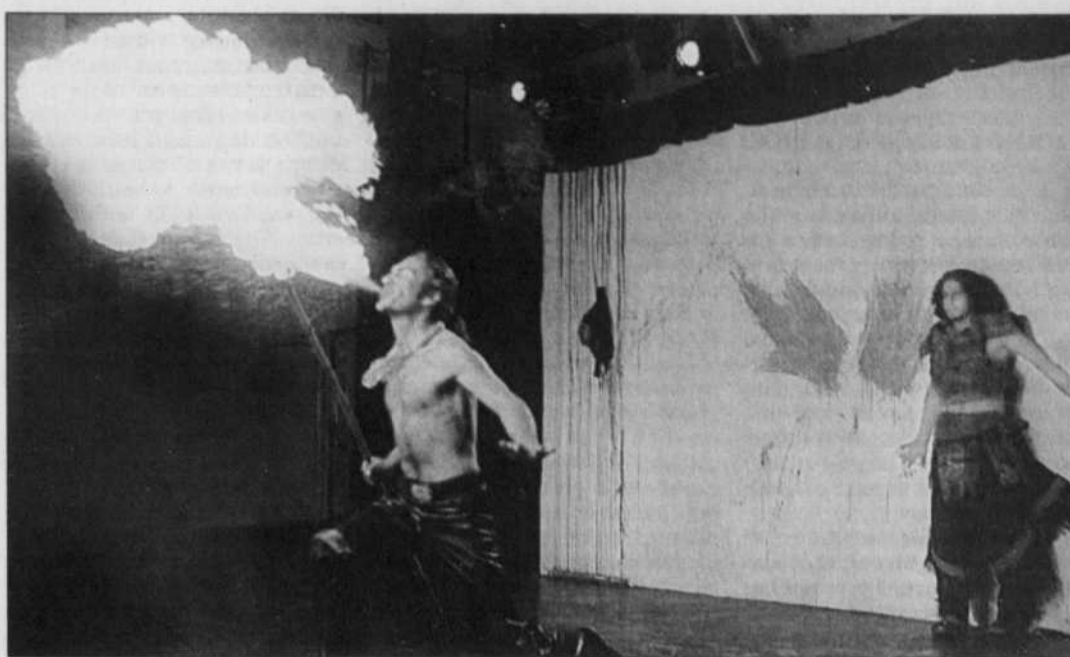
Variations théâtrales

Pour Marie Gignac, cette série offre «un antidote au vide et au manque de sens». Il y a aussi une certaine image du conflit dans toutes ses déclinaisons. Elle parle d'abord de *La Iliade* qui l'intéresse pour sa démarche esthétique de même que pour son résultat final. «C'est plutôt rare que le public de Québec ait l'occasion de voir des spectacles sud-américains, d'autant plus que Cesar Brie adapte *L'Iliade* à la réalité sociopolitique de l'Amérique du Sud. Cette compagnie travaille en Bolivie dans un théâtre ferme qui est devenu un grand laboratoire d'expérimentation et d'entraînement. On a droit à un mélange explosif où la danse, le chant et le jeu grotesque se rencontrent



Cesar Brie adapte *L'Iliade* à la réalité sociopolitique de l'Amérique du Sud.

Du théâtre de tous les horizons s'amène à Québec



Le cracheur de feu de *La Iliade*, mis en scène par Cesar Brie.

afin de rendre les grands mythes accessibles à tous.»

Du coup, on passe de ce métissage des cultures (à la salle Multi du Complexe Méduse) à l'exploration de deux destins fabuleux en compagnie de l'acteur français Sami Frey. D'abord présenté au Festival international de la littérature de Montréal, *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, août-septembre 1974 de Si-

l'œuvre de Beauvoir arrive dans la Vieille Capitale pour dix représentations différentes au Musée national des beaux-arts du Québec. «On a droit à quelque chose de très personnel, après deux ans de travail de la part de Sami Frey. Ce spectacle-feuilleton parle surtout des choses concrètes de la vie. Il y a énormément de transparence dans ces lectures, puisque le comédien se fait très discret. C'est, en quelque sorte, un accès direct à la pensée de Sartre sans la moindre lourdeur philosophique. On aborde des sujets tels que la sexualité, la maladie, la célébrité ou bien la littérature. L'entreprise relève d'une très grande justesse», note la directrice de l'événement.

En exclusivité à Québec, Spirit marque le retour de l'Improbable Theatre après une première visite au Carrefour, en 1998, avec *70 Hill Lane*. Avec trois fois rien, la troupe se distingue grâce à une ingéniosité peu commune. «On assiste à un théâtre de l'évocation qui raconte l'histoire de trois frères boulangers avec l'aide d'une plate-forme munie de trappes, de marionnettes et d'une poignée de petits pains. L'ainé est fin prêt pour la guerre, mais c'est le cadet qui interceptera la lettre et prendra la place du plus vieux. La pièce aborde le thème du conflit de façon très stimulante

comme pour aboutir à une certaine réconciliation possible. Il y a cette volonté de régler les problèmes autrement que par la violence. On peut difficilement trouver un sujet plus actuel en ce moment.»

Dans un tout autre registre, il y aura lecture publique de *Vous êtes ici* de l'auteur torontois Daniel MacIvor, originaire de la Nouvelle-Écosse. Selon Gignac, «le but est de faire connaître ce dramaturge prolifique attaché à la compagnie da da kamera. Le Carrefour a donc commandé une traduction de You Are Here à Maryse Warda. Par la suite, le texte a été confié aux metteuses en scène Anne-Marie White et Marcia Babineau du Nouveau-Brunswick. Chacune développera sa vision de l'univers de MacIvor avec deux scénographes ainsi que deux équipes de huit acteurs de Québec. L'histoire de la pièce retrace le parcours émotif d'une femme devant sa soif de vérité. Cette quête du vrai est probablement le lien qui unit chacun des spectacles de cette édition de Théâtres d'ailleurs.» Quatre variations théâtrales, en fait, autour de l'expérience humaine dans toute son ampleur.

THÉÂTRES D'AILLEURS
À Québec, du 20 au 31 mai

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
Quarante ans

FRED BARRY Choisissez 5 spectacles au prix de 4!

Abonnés : tarifs privilégiés pour les spectacles hors saison et Fred-Barry.

(514) 253-8974
Abonnement en ligne : www.denise-pelletier.qc.ca

En collaboration avec Hydro Québec

LE THÉÂTRE DE NOS PREMIÈRES AMOURS

Kamouraska d'Anne Hébert
Version scénique et mise en scène : Guy Beausoleil

Edmond Dantes
1^{re} partie du *Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas père
Adaptation : Elizabeth Bourget
Mise en scène : Robert Bellefeuille

Les Femmes savantes de Molière
Mise en scène : Martin Faucher

Iphigénie ou le sacrifice des Dieux de Michel Azama
Mise en scène : Lorraine Côté
Une production du Théâtre Avenir Parkton

Le Fantôme de Shakespeare
Texte, mise en scène et interprétation : Philippe Avron

Scrooge
d'après *A Christmas Carol* de Charles Dickens
Texte et mise en scène : Jean-Guy Legault
Une production du Théâtre des Intérieurs en coproduction avec le Théâtre Denise Pelletier

Hors Saison

Sortez vos enfants

La Maison théâtre
20^e saison

Abonnez-vous !

Pour recevoir gratuitement notre brochure de saison :
(514) 288-7211 poste 1 www.maisontheatre.qc.ca

Métro Berri-UQAM 245, rue Ontario Est, Montréal

Hydro Québec TVB Astral Media La Presse

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

Yannick Nézet-Séguin complice de Diane Dufresne,
2 symphonies de **Mahler** dans un grand concert, de la danse africaine au rythme de **Stravinski**, et plus encore...

Saison 2003-2004: **Inspirée et inspirante!** 514 598.0870

Culture

DANSE

Tauromachie de boudoir

Tangente donne carte blanche à Nancy Leduc, jeune chorégraphe aux univers délicieusement surréalistes, qui, avec *Matador y torero*, explore très librement le thème de la tauromachie, y puisant la dualité propre à toute passion.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Pour comprendre la fièvre artistique qui anime la jeune chorégraphe Nancy Leduc par les temps qui courent, il faut s'imaginer un instant une arène campée dans un salon où, plutôt qu'un taureau et son toréador, on trouve un homme, une femme et le duel franc et passionné qui les anime. Mais pour se faire une réelle idée de *Matador y torero*, sa nouvelle création, il faut surtout laisser aller son imagination, où qu'elle mène.

«Je ne veux pas mettre des mots précis sur tout parce que je voudrais que les gens viennent et qu'ils soient ouverts, qu'ils puissent s'abandonner là-dedans, parce que ça va pas mal dans tous les sens.» Tout au long de l'entrevue, Nancy Leduc s'esquive quand on la questionne sur le sens de sa pièce. Femme de caractère, d'instinct et de gestes, elle se cabre un peu devant les mots qui définissent, décrivent, réduisent, parce que plusieurs couches de

sens se superposent dans *Matador y torero*, comme dans la plupart de ses pièces.

«J'ai fait deux voyages au Mexique. [...] Je suis allée voir une corrida. [...] Cela a commencé aussi avec deux peintures de Picasso: il y en avait une qui mettait en scène la mort d'une matador et l'autre, c'était un torero fou. C'est devenu très clair que la matador, c'était la femme et le torero, c'était l'homme.» En livrant ses inspirations de manière éparse, elle se défend pourtant d'être spécialiste ou adepte de culture hispanique, même si on est porté à le croire, à sa manie surréaliste et colorée de s'exprimer, verbalement et scénographiquement. Dans *La Cavalier bleue* (2001), dernière œuvre longue, elle déclamaient un texte en espagnol du haut d'un cheval bricolé de toutes pièces.

Avant la connaissance de la tauromachie, c'est l'attraction viscérale de Nancy Leduc «envers tout ce qui est rococo, un peu stéréotypé et très chaud», dit-elle en ces propres mots, qui l'a amenée à traiter de ce thème. Et de cet art, elle retient surtout la dimension psychologique, l'incroyable charge émotive, le pathos proprement hispanique.

Sa nouvelle pièce n'est donc pas le récit d'une corrida ou une étude sur la tauromachie, mais la mise en scène éclatée d'un duel, celui entre deux êtres au tempérament fougueux bien assumé, celui aussi entre deux arts que la chorégraphe affectionne: le théâtre et le jeu. Bien sûr, «il y a des incontournables, reconnaît-elle: la passion, le duel, le questionnement sur la mise à mort, l'amour profond, l'honneur, la bravoure, la dignité, la jalousie». Mais à partir de là, toutes les lectures de la tauromachie, des plus propres aux plus figurées, des plus farfelues et lé-

gères aux plus sérieuses et profondes, deviennent possibles pour Nancy Leduc.

La découverte d'un texte de l'auteur espagnol Camillo José Cela sur la tauromachie de salon, espèce de philosophie de boudoir, version sang chaud latin, viendra élargir sa vision. «Il n'est pas indispensable, pour se sentir torero, d'avoir face à soi un véritable taureau. Pour le trouver, le torero de salon doit creuser, tout au fond de lui-même, dans les obscurités où sommeille le mammifère primordial. [...] La tauromachie de salon se réalise seul, face à son ombre et au vent, face à un miroir, face aux rêves», raconte *Toreo de Salon*.

Si elle reconnaît être restée «collée» sur son thème au début, la chorégraphe s'en est finalement beaucoup éloignée. Ce parcours, elle l'a fait grâce à son metteur en scène, qui l'a nourrie de pistes de recherche, mais surtout grâce à ses interprètes, la matador Anne Le Beau et le torero Martin Fortier (rôles toujours interchangeables), et leur incroyable potentiel. «Ça me prenait deux interprètes matures, forts physiquement et mentalement, capables de se faire face, de s'abandonner complètement», raconte la chorégraphe, visiblement comblée par ses danseurs. Les deux ont près de 40 ans; ce sont deux artistes accomplis. Mais Martin n'avait jamais dansé et Anne n'avait jamais joué de sa vie. Les deux étaient donc vulnérables et forts de façon égale.»

Impro dada

Tangente a donné carte blanche à Nancy Leduc, ce qui lui a permis de s'entourer de collaborateurs solides et de ne pas faire figure d'interprète dans sa propre pièce. Pour la première fois, Nancy Leduc avait droit à une soirée complète de programmation. Mais, un peu effrayée par l'ampleur de la tâche, elle a préféré poursuivre dans l'esprit de collaboration et invité Michel F. Côté à compléter le programme de la soirée.

Dans la veine du spectacle qu'il



Anne Le Beau et Martin Fortier dans *Matador y torero*.

ALEXANDRE CHOQUETTE

LES BORÉADES Saison 2003-2004

Francis Colpron directeur artistique

ACIS ET GALATÉE

LES JEUDI ET VENDREDI
29 ET 30 MAI 2003 À 20H



EN VERSION CONCERT
LE CÉLÈBRE MASQUE PASTORAL
DE HANDEL

ARTISTES INVITÉS
SUZIE LEBLANC SOPRANO
MARK BLEEKÉ TÉNOR
MARC MOLOMOT TÉNOR
NATHANIEL WATSON BARYTON
ERIC MILNES CLAVECIN

BILLETTS : 28\$ 15\$

Culturelle

Les concerts auront lieu à la
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

POUR INFORMATION
Les Boréades de Montréal
T : 514.634.1244 | F : 514.634.1854
www.boreades.com | info@boreades.com



LES BORÉADES
SAISON
2003
2004

EMPFINDSAMKEIT
26 SEPTEMBRE 2003

LA ROME DES PRINCES
31 OCTOBRE 2003

MESLANGES HARMONIQUES
30 JANVIER 2004

INVENZIONI STRAVAGANTI
26 MARS 2004

SOURIRE FRANÇAIS
21 MAI 2004

Les Chantres Musiciens présentent

Sérénade à la diva

Le 18 mai 2003
À 19H00, à la salle
Claude Champagne

avec
Natalie Choquette

Sous la direction de Gilbert Patenaude

Renseignements : 808-7616
www.chantresmusiciens.com

mai

Montréal, arts interculturels

3 680, rue Jeanne-Mance, Montréal
Renseignements : 514.982.1812
info@m-a-i.qc.ca - www.m-a-i.qc.ca

Billetterie : 514.982.3386

projet/projo 03

Du 21 au 31 mai
Vernissage : le 21 à 17 h
Exposition : de 12 à 18 h - entrée gratuite
Performances, projections, DJ, VJ :
29, 30 et 31, à partir de 18 h
Contribution suggérée : 2 à 10 \$

Festival Accès Asie

Vendredi 23 mai, 20 h
Troupe Kala Bharati (Montréal)
et Loud (Vancouver)
Danse, musique et poésie
Billets : 10 \$

Portes ouvertes au MAI

Regroupement pour le
développement des
pratiques artistiques
interculturelles

Dimanche 25 mai, 13 h 30 à 19 h
Table ronde et interventions :
Rubberbande Group et projet-projo
Entrée gratuite
RSVP

ADAPTATION
LIBRE ET
AGITÉE

Dostoïevski / Frank Castorf
Volksbühne am
Rosa-Luxemburg-Platz BERLIN

Humiliés et offensés

3 et 4 juin à 19 h
Théâtre Maisonneuve

Après l'inoubliable
Endstation Amerika,
l'enfant terrible du théâtre
allemand revient à Montréal,
2 soirs seulement,
en exclusivité nord-américaine!

AVEC LE SOUTIEN DE
Goethe Institut
Inter Nationes
Hapag-Lloyd

Place des Arts
COPRESENTATEUR

RÉCIT
SAUVAGE ET
MAGNIFIQUE

Homère / César Brie
Teatro de los Andes
BOLIVIE

La Iliada

23-24-26 mai à 19 h
dimanche 15 mai à 15h
Usine C

Un théâtre de l'urgence,
un théâtre de la nécessité.
Une Iliade venue
des Andes
nourrissant l'intelligence,
l'émotion et la mémoire.

FESTIVAL
DE THÉÂTRE
DES 10^{es} ANS
du 22 mai
au 8 juin 2003

NOUVELLES

SCÈNES

Coincidence d'un potentiel infini Farine Orpheline Le requin blanc se multiplie Marcelle Hudon Problématique provisoire Julie Andrée T. Tragedie microscopique, Opus 17 Le frère de la sangsue Coming Home to Roost Lisa Rae Vineberg Le Boson de Higgs Le Groupe de poésie moderne

www.fta.qc.ca

INFO-FESTIVAL
(514) 871-2224

OUVERTURE
DANS 5 JOURS !!!

billetterie
Articulée (514) 871-2224
1-866-844-2172

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

ADMISSION

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez
L'AGENDA

SAMEDI

eXCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Un objet de beauté

THE SHAPE OF THINGS

Réalisation et scénario: Neil LaBute. Avec Rachel Weisz, Paul Rudd, Gretchen Mol, Frederick Weller. Image: James L. Carter. Montage: Joel Plotch. Musique: Elvis Costello. États-Unis, 2003, 97 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

D enys Arcand ne détient pas le monopole du cynisme lorsqu'il est question de traiter au cinéma les rapports entre hommes et femmes. Faisant preuve de la même intelligente cruauté, dans *In the Company of Men* et *Your Friends & Neighbors*, Neil LaBute s'est aussi laissé tenter, comme le réalisateur de *Stardom*, à dénoncer les chimères de la célébrité dans *Nurse Betty* pour s'égarer ensuite dans les mirages romantiques de *Possession*, une production coûteuse et ampoulée.

L'heure semble maintenant appropriée pour un retour à la simplicité ainsi qu'à la férocité en adaptant au grand écran sa propre pièce de théâtre, *The Shape of Things*, composée de la même distribution qui l'avait défendue sur scène, à Londres et à New York. On y retrouve, à quelques détails près, les obsessions de ce moraliste qui considère l'amour comme une erreur de parcours et le mensonge comme une carapace essentielle pour survivre à la duplicité de ses contemporains.

Dans un collège du sud de la Californie, Evelyn (Rachel Weisz), étudiante rebelle aux grandes prétentions artistiques — elle prépare un obscur projet dont on connaîtra plus tard la teneur —, veut vandaliser une statue de Zeus dont la virilité a été bien camouflée par la pudique direction. Lui aussi étudiant et gardien de musée à temps partiel, Adam (Paul Rudd, la véritable star du film) cherche à la dissuader mais se laisse rapidement séduire par cette fille qui ne rechigne pas devant son embonpoint et sa timidité malade. En peu de temps, le jeune homme mal dégrossi troque son horrible veston brun pour des vêtements à la mode, affiche un physique athlétique, accepte une chirurgie plastique pour modifier son nez, tout cela grâce à l'influen-

Rachel Weisz et Paul Rudd dans *The Shape of Things*, de Neil LaBute.

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

ce persistante de sa première véritable flamme, Rachel.

Cette transformation n'est pas sans inquiéter son seul ami, Phillip (Frederick Weller), un crétin satisfait, ainsi que sa discrète fiancée Jenny (Gretchen Mol), qui avait déjà un faible pour Adam bien avant l'arrivée de Rachel. Le sex-appeal d'Adam va quelque peu lui monter à la tête, conscient qu'il est de son nouveau pouvoir de séduction, au point d'embarrasser Rachel qui ne semble plus avoir de contrôle sur celui qu'elle a poussé hors du nid de la médiocrité. Dans une apothéose où s'entremêlent vengeance mesquine, manipulation éhontée et culte avilissant de la beauté à tout prix, les vrais motifs de l'intérêt de Rachel à l'égard d'Adam écorcheront tous les membres de ce quatuor.

Alors que le caractère statique

et bavard de *In the Company of Men* révélait surtout la modestie des moyens de LaBute, *The Shape of Things* trahit plutôt ses origines théâtrales, desservi par cette constante soumission devant une abondance de dialogues, filmés sans imagination. Derrière cette mise en scène sans relief, se contentant d'épouser les contours des dilemmes moraux, sentimentaux et artistiques de ces jeunes imbus d'eux-mêmes et de la vacuité de leur époque, la nôtre, il se cache tout de même une vision corrosive de la fausseté des rapports amoureux et surtout de l'obsessionnelle quête d'un corps dont la beauté saurait apaiser les tourments de l'âme.

La démonstration n'est pas sans intérêt, appuyée par des répliques qui font mouche et quelques écorchures bien senties sur le conser-

vaïsme stupide de la société américaine. Ces nobles intentions dénonciatrices se diluent toutefois dans un récit trop bavard pour être toujours captivant et des mystères, surtout autour de Rachel, qui prennent peu de temps à être dissipés. Son interprète, Rachel Weisz, est d'ailleurs si soucieuse d'être le modèle exemplaire de la prédatrice qu'elle semble oublier qu'il lui faut cacher, à Adam comme au public, ses surnoisées intentions.

L'authenticité de la démarche de Neil LaBute révèle du même coup ses évidentes limites. Contrairement à certains de ses personnages dans *The Shape of Things* qui osent aller trop loin pour servir leur art, le cinéaste préfère se tenir sur son quant-à-soi. Il dessert ainsi son œuvre théâtrale en ne voulant que faire la morale plutôt que du cinéma.

La belle province

LA FLEUR DU MAL

Réalisation: Claude Chabrol. Scénario: Caroline Eliacheff, Louise L. Lambrichs, Claude Chabrol. Avec Nathalie Baye, Benoît Magimel, Suzanne Flon, Bernard Le Coq, Mélanie Doutey. Image: Eduardo Serra. Montage: Monique Fardoulis. Musique: Mathieu Chabrol. France, 2002, 104 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Tout comme vous, sans doute, j'ai longtemps cru que Claude Chabrol était originaire d'un coin obscur de la France profonde et qu'il nourrissait depuis son enfance une haine féroce à l'égard de tout provincialisme. Né dans le X^e arrondissement à Paris et moins énigmatique que ses personnages, il déteste tourner dans la capitale et aime la province comme un provincial, sa cruauté, ses secrets... Dans *La Fleur du mal*, nouvelle pièce de son puzzle noir, la bourgeoisie française en prend de nouveau pour son rhume, égratignant avec un humour pervers la loi du lourd silence des bonnes familles.

Les Charpin-Vasseur, nouvelles victimes de Chabrol, affichent une image de respectabilité et de dynamisme dans la bonne société de Bordeaux. Autour de la vénérable Micheline Charpin (émouvante Suzanne Flon), ils vivent tous dans une magnifique maison pleine de (mauvais) souvenirs. Anne Charpin-Vasseur (Nathalie Baye) décide de faire le saut en politique, au grand désespoir de son mari Gérard Vasseur (Bernard Le Coq), pharmacien prospère et coureur de jupons notoire. Après la mort de son premier mari dans un accident de voiture, Anne a tout simplement décidé d'épouser son

beau-frère, lequel venait de perdre sa femme au même endroit, au même moment... Leurs enfants, Michèle (Mélanie Doutey) et François (Benoît Magimel), chacun issu de ce premier mariage, ne semblent pas avoir trop souffert de cette brutale rupture.

Alors que la campagne électorale d'Anne se déroule rondement, un tract incendiaire vient jeter une ombre sur les ambitions de la candidate et l'harmonie quelque peu feinte d'une famille qui célébrait le retour de François après des années d'études aux États-Unis. On y apprend que Micheline aurait tué son père, «un ancien collaborateur», mais acquittée faute de preuves. Et l'on ne se prive pas d'énumérer les alliances douteuses entre les deux familles, «ces Zoulous dégénérés», et ce depuis des générations. L'auteur a bien sûr oublié de signer sa missive, mais pour les Charpin-Vasseur, ces accusations ne sont pas de pures révélations... En fait, elles servent surtout de détonateur pour qu'éclate, en mille petits fragments, l'image policée de ce clan bordelais: Gérard serait-il l'obscur diffamateur pour ainsi compromettre les ambitions de sa femme? Micheline, derrière sa bonté proverbiale, cache-t-elle une criminalité? L'attraction réciproque de Michèle et François ne confirme-t-elle pas la persistance de cette odeur âcre de tragédie grecque qui empoisonne cette famille?

La mécanique chabrolienne se met une fois de plus en marche dans une mise en scène d'une belle finesse où, dans un même plan ou par l'intrusion de curieuses voix sorties d'un temps lointain, le passé éclaire le présent, rarement avec limpidité. L'opacité propre aux personnages de son univers crée ce charme indicible qui ne se dément plus d'un film à l'autre, succession

de mystères peu avouables dont Chabrol fait souvent l'économie de la démonstration, préférant nous laisser à nos doutes.

Pourtant, même si tous les admirateurs du cinéaste de *La Femme infidèle* et du *Boucher* éprouvent le même sentiment de confort devant *La Fleur du mal*, à la fois chronique du déclin d'une bourgeoisie et exercice à la Hitchcock où meurtre, ironie du sort et humour peuvent faire bon ménage, l'enflure verbale du scénario ne lui réussit pas toujours. Cherchant à démêler les fils de cette histoire familiale qui confondrait plus d'un psychanalyste, Chabrol égrène quelques messages qui n'épatent pas par leur subtilité, à preuve cette partie de

scrabble où les mots sont disposés moins à l'intention des joueurs que pour les spectateurs.

De cette *Fleur du mal* se dégage parfois une impression de paresse car la liste des parallèles à établir avec *Merci pour le chocolat*, son film précédent, serait fastidieuse. Mais l'on ne veut pas non plus gâcher ce bonheur de voir débambuler tous ces acteurs dont le jeu s'harmonise avec la perversité élégante du cinéaste; Nathalie Baye est d'ailleurs parfaite en grande bourgeoisie agitée dans un salon vieille France. Comme quoi Chabrol s'amuse toujours autant à emprunter les mêmes chemins de traverse de sa belle et grande province cinématographique.

Macédoine maritime

LA MER

Réalisation: Baltasar Kormakur. Scénario: Baltasar Kormakur, Ólafur Haukur Simonarson. Avec Gunnar Eyrjólsson, Hilmir Snaer Gudnason, Gudrun S. Gísladóttir, Héléne de Fougerolles. Image: Jean-Louis Vialard. Montage: Valdis Oskarsdóttir. Musique: Jon Asgeirsson. Islande-Norvège-France, 2002, 109 minutes. Version originale avec sous-titres français.

ANDRÉ LAVOIE

Les familles dysfonctionnelles n'ont que faire de la température ou des latitudes. Dans le nouveau film de Baltasar Kormakur, *La Mer*, l'action a beau se dérouler sur fond de majestueux paysages de l'Islande, on croirait voir une comédie à l'italienne tant les personnages n'éprouvent aucun mal à se lancer les pires vacheries, à jouer à celui criant le plus fort, frappant le plus bas, creusant le plus loin dans ses traumatismes d'enfance.

Autant dire tout de suite que nous sommes loin de l'atmosphère joyeusement débridée et sensuelle de *101 Reykjavik*, son premier long métrage, où flamenco, lesbianisme, volcans et glaciers semblaient tout à fait compatibles. Basé sur une pièce d'Ólafur Haukur Simonarson et cachant habilement, sauf dans son dénouement, ses origines théâtrales, cette *Mer* se présente à nous de manière très agitée, d'une étendue si vaste que l'on s'y perd parfois.

Le début des nouvelles hostilités est sonné par Thordur (Gunnar Eyrjólsson), un père tyrannique qui règne avec la même autorité sur le petit village de pêcheurs où son usine à l'avenir incertain lui sert de trône. Il sollicite un inhabituel conseil de famille, ce qui force ses trois enfants à un pénible retour à la maison. Le cadet, Agust (Hilmir Snaer Gudnason), a choisi un exil bohème à Paris auprès d'Hélène (Hélène de Fougerolles), sa compagne française enceinte de leur premier enfant. Il n'est pas plus emballé à l'idée de revenir en Islande que sa sœur Ragnheiður (Gudrun S. Gísladóttir) de quitter temporairement Reykjavik, comme s'il s'agissait d'une punition divine, avec un mari sans envergure et un ado falot. Et ce n'est pas la joie qui étouffe Haraldur (Sigurdur Skulason), en charge de l'usine et bien déterminé à la vendre devant les perturbations de l'industrie de la pêche — en Islande aussi les quotas et les diminutions de stocks sont des réalités familiales —, soumis plus que son frère et sa sœur aux humeurs du père.

Si vous ajoutez à cette macédoine familiale une grand-mère grincheuse et réactionnaire, une belle-maman qui a pris la place

de sa sœur dans le lit de Thordur, une belle-sœur dont l'hystérie n'a d'égale que la vulgarité, vous n'avez pas encore un portrait juste de cette comédie humaine. Car Baltasar Kormakur donne à son film une ampleur comparable aux vastes étendues qui enveloppent les trop nombreuses figures névrosées de ce tableau à la fois psychologique, démographique (la moitié des personnages rêvent de quitter ce bled perdu pour la capitale) et sociologique.

Ce microcosme familial tend à vouloir illustrer, à lui seul, les déchirements d'une nation, l'évolution des mœurs dans un coin de pays qui nous est plutôt méconnu, et atteindre une dimension proprement universelle. C'est du moins ce qu'inspire, et pas toujours dans ses meilleurs moments, cette histoire aux allures de tragédie grecque (Agust a fui la maison par crainte de son père mais aussi par peur d'un attirance envers sa cousine qui, on l'apprendra plus tard, est sa demi-sœur) et de drame shakespearienne avec bagarres et incendies à la clé. D'ailleurs, lors de l'affrontement final où tous les secrets enfouis refont brutalement surface, un vent fort sifflant aux fenêtres vient nous rappeler que nous sommes en pleine tempête...

Si le cinéaste n'a rien perdu de son humour cinglant, par exemple sur les ravages de l'américanisation de la société islandaise, il s'égaré dans les dédales de sa propre mythologie, réussissant tout de même à tenir fermement une imposante distribution dominée par la présence monstrueuse de Gunnar Eyrjólsson. On reconnaît aussi, avec amusement, le profil effilé d'Hilmir Snaer Gudnason, qui traînait sa même séduisante nonchalance dans *101 Reykjavik*. Mais l'éblouissement des beautés de l'Islande ne saurait camoufler la lourdeur de ses prétentions et le flou de son discours sous des tonnes de drames à la gravité excessive.

FESTIVAL DE CANNES 2003

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE

"... L'INTERPRÉTATION DE PICARD EST À L'IMAGE DE CE FILM MAGNIFIQUE."
- MARTIN BILODEAU, LE DEVOIR



CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS



Christal Films et Marin Karmitz présentent

La Fleur du Mal

un film de Claude Chabrol

Nathalie Baye Benoît Magimel Suzanne Flon
Bernard Le Coq Mélanie Doutey

CHRISTAL FILMS
A L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ EX-CENTRIS 514.847.2206 TOUS LES JOURS: 15h30, 17h30, 19h30, 21h35

30 artistes célèbres
any de culture des Québécoises

- ... et
- Bia
- Anne Sylvestre
- Ève Courmoyer
- Lise Payette
- Huguette Oligny
- Louise Magny
- Michèle Clément
- Sophie Clément
- Marie-Claire Séguin
- Sylvie Tremblay
- les Girls à Clémence
- les Girls à Clémence
- Sylvie Legault
- Sylvie Allières
- les Folles Alliées
- Geneviève Paris
- Patrick Norman
- Florent Volland
- et plusieurs autres...

Vendredi 23 mai à 20 h

Spectacle Célébrons nos 30 ans au Spectrum de Montréal
Billets en vente au Spectrum ou au Réseau Admission
au coût de 30 \$ (taxes en sus).
(514) 790-1245 ou 1 800 361-4595 www.admission.com/

SPECTRUM
Conseil du statut de la femme
Québec



La Fleur du mal, dernier film de Claude Chabrol.

CHRISTAL FILMS

Culture

CINÉMA

Les rebelles de *The Matrix* sont sous la gouverne de Morpheus (Laurence Fishburne).

SOURCE WARNER BROS.

Le nouvel âge de la machine

THE MATRIX RELOADED

Réalisation et scénario: Andy et Larry Wachowski. Avec Keanu Reeves, Laurence Fishburne, Carrie-Ann Moss, Hugo Weaving, Matt McColm, Gloria Foster. Image: Bill Pope. Montage: Zach Staenberg. États-Unis, 2003, 138 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

La suite trop attendue des aventures réelles et virtuelles de Neo (Keanu Reeves) avait à peine démarré qu'une explosion spectaculaire nous aveuglait déjà, en plus d'être une fois encore étourdi par les dangereuses pirouettes entre deux grandes cages de verre exécutées par sa charmante comparse Trinity (Carrie-Ann Moss). Ce n'était pourtant qu'un rêve, mais cette illusion préfabriquée donne la juste mesure de la démesure des frères Wachowski, prêts à tout pour faire de *The Matrix Reloaded* un nouvel objet de culte, quitte à nous défoncer les tympanes et à nous perdre avec un symbolisme hétéroclite.

Cent millions de dollars en effets spéciaux, des kilomètres d'autoroute construits exclusivement pour une longue séance d'autos tamponneuses version grand format, des négociations serrées avec une star vorace, Reeves, et une sortie souvent reportée ont suffi à alimenter les plus folles ruineuses chez les disciples de Neo. Car «The One», pâle figure christique, doit libérer de l'emprise des machines une race humaine à l'état végétatif alors que chacun croit poursuivre une existence normale dans un univers informatisé donnant l'illusion du réel. Quelques privilégiés ont pu échapper à cette matrice, cette structure

tyrannique, des rebelles dont certains, sous la gouverne de Morpheus (Laurence Fishburne), y retournent à l'occasion pour sauver leurs semblables ou trouver la clé, la fissure, voire le virus pour que cesse cet esclavage cybernétique.

Sans qu'il faille parler de chef-d'œuvre, *The Matrix* (1999) avait su opérer une curieuse osmose entre la mécanique narrative et visuelle des jeux vidéo, la dextérité des arts martiaux, le bric-à-brac des croyances de toutes sortes (dans le deuxième opus, on butine autant dans la mythologie grecque que dans la mouvance techno) et la perpétuelle névrose des intoxiqués de l'informatique: avant d'être le prochain sauveur de l'humanité, Neo menait une double vie, programmeur le jour et hacker la nuit. Cette construction d'un monde d'illusions qui n'était pas sans rappeler le délire sophistiqué de *Blade Runner* a su toucher une corde sensible chez les férus d'univers dignes des plus délirants comics. À l'image de Neo et de l'Alice de Lewis Carroll, le spectateur peinait à comprendre pourquoi il lui fallait traverser, et casser, ce miroir.

Croyant que l'heure n'est plus aux comparaisons littéraires, les frères Wachowski reprennent les choses là où ils les avaient laissées, dans le bruit et la fureur. Après les astucieux zigzags entre le réel et l'artificiel, le premier film sombrant dans la dictature des cascades et des bagarres, et c'est exactement sur cette (fausse) note que *The Matrix Reloaded* martèle sa musique guerrière. Bien qu'ils nous réservent ici et là quelques pauses aux accents philosophiques (les curieuses révélations de l'Oracle, toujours interprétée avec la même bonhomie par Gloria Foster, décédée au cours du tournage; le préchi-précha des di-

Pour les apôtres de la virtualité infinie, *The Matrix* ne peut se passer de la présence de Keanu Reeves.

SOURCE WARNER BROS.

rigeants de Zion, l'immense refuge des rescapés de la matrice bientôt attaqué par les machines), les réalisateurs, subjugués par le monde qu'ils ont engendré et le ferveur qui l'entoure, multiplient les cabrioles virtuelles. C'est pourquoi on se retrouve non pas avec un agent Smith (Hugo Weaving, cynique à souhait), celui chargé de piéger les rebelles et las de faire la loi, mais une avalanche de clones à son image, ce qui nous vaut la bataille la plus interminable de toute l'histoire du cinéma.

Pour les apôtres de la virtualité infinie, *The Matrix* ne peut se passer de la présence de Keanu Reeves, mais l'acteur semble moins porté par la dévotion de ses

admirateurs que par la grosseur du chèque de paie, arborant cet indémodable air d'absence prolongée et cette voix artificiellement cavernueuse. L'homme semble d'ailleurs à l'image de cette suite «rechargée», surtout aux hormones de croissance et à l'hélium. Volontairement parsemée d'intrigues irrésolues et de détours hasardeux, un menaçant «to be continued» nous indique que s'il a fallu quatre ans pour le débarquement de ce *Matrix Reloaded*, le troisième volet, *The Matrix Revolutions*, prévu pour novembre prochain, mettra moins de temps qu'il n'en faut aux frères Wachowski pour fracasser tous leurs miroirs aux alouettes.

Festival «Made in Bavaria»

Un État de cinéma

ANDRÉ LAVOIE

Dans *Julie en juillet* de Fatih Akin, Daniel (Moritz Bleibtreu) et Julie (Christiane Paul) quittent Hambourg à bord d'une voiture déglingée pour se rendre à Istanbul. Le premier grand malheur à s'abattre sur eux lors de cet épuisant périple sera de tomber en panne... en Bavière. En fait, on se demande si l'état lamentable de leur bagnole les attriste moins que de s'attarder dans un coin de pays qui, à voir leur mine déconfite, n'a rien pour les inspirer, encore moins les retenir.

Vue de Hambourg, et plus encore de Berlin, la Bavière a des allures d'État (ou plutôt de land, selon la terminologie allemande) conservateur, un brin passéiste et folklorique, mais pourtant d'une grande vitalité économique. Dans l'histoire du cinéma allemand, nier l'importance de Munich, sa capitale, comme centre de production mais surtout comme foyer créatif, c'est oublier l'apport exceptionnel de cinéastes tels Werner Herzog, Wim Wenders, Volker Schlöndorff, Margarethe von Trotta et l'immense Rainer W. Fassbinder.

L'effet Oscar

La Bavière et le Québec entretiennent déjà certains liens économiques et la tenue de la Semaine de la Bavière, du 14 au 21 mai, cherche à les multiplier en présentant les différentes facettes sociales, industrielles et culturelles de ce coin de pays. Le volet cinéma n'a pas été oublié et tous les soirs jusqu'au 23 mai, au Goethe-Institut, «Made in Bavaria» jette un regard sur le travail des réalisateurs d'aujourd'hui, ceux qui doivent composer avec le lourd héritage des enfants terribles du jeune et du nouveau cinéma allemand. Le véritable dénominateur commun de tous ces films est surtout d'avoir bénéficié du soutien financier et technique des organismes bavarois de cinéma et de télévision.

Après une note sexy et ironique avec *Naked* de Doris Dörrie, la réalisatrice du très populaire *Mes deux hommes* (1986), qui poursuit ici son exploration irrévérencieuse des rapports homme-femme, plusieurs films présentent diverses facettes de la société alle-

mande actuelle. Après avoir longtemps été un formidable délinquant, Berlin, redevenu la capitale du pays, se transforme. D'anciens anarchistes qui y squattaient dans les années 80 doivent, en l'an 2000, exorciser le passé et regarder en face ce qu'ils sont devenus dans *What to do in Case of Fire?* de Gregor Schnitzler. À l'opposé de l'effervescence berlinoise, dans *The Loneliness of Crocodiles* de Jobst Oetzmann, un aspirant journaliste tente d'élucider un fait divers survenu dans une petite ville de province et se bute à la farouche résistance des habitants.

Même si la Bavière est à mille lieues d'Hollywood, on ne pourra pas échapper à l'effet Oscar. Adrien Brody, dont la performance dans *The Pianist* de Roman Polanski lui a valu la statuette du meilleur acteur, se révèle moins vertueux dans *Love the Hard Way* de Peter Sehr, prêt à toutes les vacheries pour refuser l'amour d'une étudiante bien rangée. Tourné en anglais à New York avec la participation de Pam Grier (l'ex-star de la blaxploitation resuscitée par Quentin Tarantino dans *Jackie Brown*), le film est mis en images par le Québécois Guy Dufaux. Consacré meilleur film étranger et adapté du roman autobiographique de Stefanie Zweig, *Nowhere in Africa* de Caroline Link traite de l'oppression nazie mais dans le cadre enchanteur du Kenya. Pour éviter la déportation, une famille juive décide de s'établir là-bas, dans une ferme, et ce déracinement provoquera quelques remises en question.

Plutôt que l'imagerie familière de New York ou celle grandiose de l'Afrique, on préférerait peut-être plonger coup sur coup dans le cinéma et la culture de la Bavière avec *The Hypocrites* de Thomas Kronthaler, une comédie où défilent les clichés touristiques de la région. Et cette histoire de maire qui rêve de bétonner et d'enlaidir sa ville tout en pestant contre la résistance écologique de ses concitoyens prouve, si besoin est, que la Bavière et le Québec partagent quelques similitudes...

Pour connaître l'ensemble de la programmation «Made in Bavaria», on peut téléphoner au (514) 499-0159 ou consulter le site Internet (www.goethe.de/montreal).



SOURCE GOETHE-INSTITUT

Avec *Naked*, Doris Dörrie, réalisatrice du très populaire *Mes deux hommes* (1986), poursuit son exploration irrévérencieuse des rapports homme-femme.

M + M

JOHANNA-ZYKLUS

Du 15 au 25 mai 2003

185, Sainte-Catherine O.
Métro Place-des-Arts
(514) 847-6226
www.macm.org

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

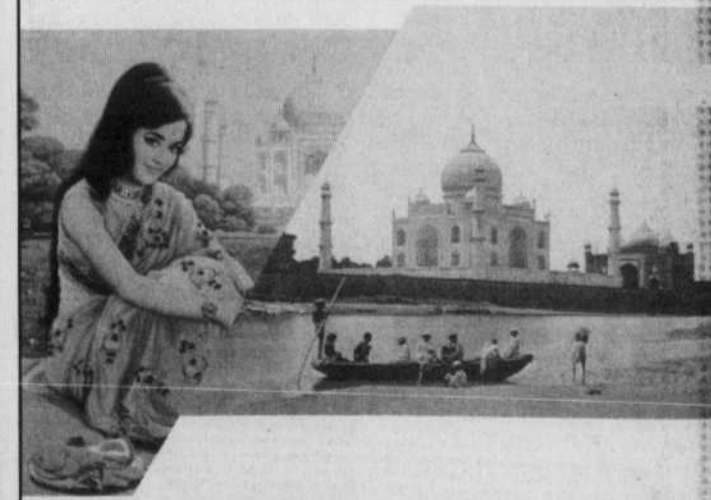
Canada Council for the Arts / Conseil des Arts du Canada

La Bavière au Québec

empreintes de l'inde

regards inédits sur les monuments du sous-continent indien

15 mai au 14 septembre 2003



forum public : lumière diffuse

Des écrivains de la diaspora indienne parlent de leur perception de l'Inde contemporaine.

En anglais, traduction simultanée en français

24 Mai De 9 h à 13 h - Théâtre Paul-Desmarais
Entrée libre. Le nombre de sièges est limité.
Réservations préférables.

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal (Guy-Concordia) 514 939 7026 www.cca.qc.ca
Ouvert du mardi au dimanche, 11 h à 18 h ; le jeudi, 11 h à 21 h.

Hydro Québec

LOTO QUÉBEC

RBC Groupe Financier

LIBERTÉ

LE DEVOIR

DE VISU

Un maximum de bonheur (prise 2)

DAVID CANTIN

Après avoir vu l'exposition centrale à l'Espace GM Développement, il fallait sans doute revenir pour les nombreuses expositions à l'intérieur de cette deuxième édition de la Manif d'art de Québec. On propose donc un tour d'horizon, non exhaustif, de l'événement qui se termine dans quelques semaines. Encore une fois, le plaisir et les découvertes sont au rendez-vous.

On commence par L'Œil de Poisson, qui accueille l'exposition très attendue de Jean-Marc Mathieu-Lajoie, de Québec. Depuis 1976, cet artiste élabore un concept plutôt original d'assemblage de casse-tête. On a droit à des puzzles, allant de la miniature à la grande surface, qui désassemblent l'image afin de mieux surprendre le regard. Ce travail sur l'aléatoire joue sur les nuances comme sur les nombreuses combinaisons. On passe de la toile de maître aux multiples références à la culture populaire. Le résultat est tout simplement incroyable. Sans contredit l'une des plus belles surprises de cette deuxième Manif d'art. Toujours au même endroit, mais dans la petite galerie, Erika Maack développe des variations photographiques autour du bâtiment isolé et l'incertitude qui se dégage de la source lumineuse. Un parcours évocateur dans le dépouillement ultime de l'espace.

Chez VU, le duo Doyon-Rivest utilise la stratégie publicitaire afin de détourner le sens des images. L'art devient presque une marque de commerce qui court-circuite les attentes ainsi que le propos habituel. Une installation photographique qui ne manque pas de surprendre. Encore chez VU, c'est Marcel Blouin qui en profite pour déployer *Le Paradis des framboises*. Sur le thème de l'été ainsi que des vacances, le bonheur est plus présent que jamais. Agréable. A Engramme, Sylvie Laliberté poursuit son exploration de l'enfance et du ludique. Des chaises et des tables sont disposées un peu partout. Elle met ensuite à profit des messages ainsi qu'un vidéo sur la naïveté du bonheur. Un peu facile tout de même.

Art postal

À quelques rues du complexe Méduse, Matera réunit six artistes autour du thème «Bonheur et autres bonheurs». À retenir: la céramique d'Eva Lapka, une œuvre mixtes médias de Jean-Robert Drouillard, une superbe gravure

sur linoléum de Louise Lefebvre, ainsi que l'Abécédaire d'Odette Drapeau. Une exposition plus discrète, mais fort intéressante.

À la bibliothèque Gabrielle-Roy, c'est l'art postal qui a la cote. Un choix très large qui regroupe des artistes d'un peu partout dans le monde. Une forme assez originale, toute en finesse, qui devrait plaire également à un très large public. Beaucoup plus critique par rapport au thème du bonheur, l'artiste français Jean-Luc André met sur pied «une organisation de résistance populaire contre la chénilite du boyau dont la peste ruine tout espoir de bonheur hygiénique».

Une installation au Lieu qui associe la peinture, le dessin, le collage, de même que certaines collisions sémantiques afin d'entreprendre *La Brigade du Bonheur*. Un moment de résistance crucial. À la galerie des arts visuels de l'Université Laval, Amy O'Neill déstabilise aussi avec un abri anti-bombe où le visiteur est envahi par des sons étrangement familiers. *Ojo de Dios* (2003) renverse complètement l'idée du bonheur.

Plaisir et découvertes au rendez-vous

Enfin, Diane Borsato inaugure *Le Projet Tic* au Musée national des beaux-arts du Québec. Dans chacune des cellules carcérales, six individus recréent des tics nerveux en bougeant sans cesse. Chacun des mouvements est ainsi mesuré à l'aide d'un appareil et à l'image d'une distance à franchir de Québec jusqu'à l'amplitude des cartes géographiques. Comme l'explique la commissaire Anne-Marie Ninacs: «La démarche artistique de Diane Borsato est entièrement traversée par cette tension entre les peurs qui nous hantent et notre quête incessante de confort. Sans jamais tenter d'y mettre fin, sans performances — des défis issus des gestes les plus quotidiens — installent au contraire l'inquiétude et la confiance dans une relation de nécessité qui s'avère chaque fois féconde.» Des performances auront d'ailleurs lieu au musée les 17 et 18, de 13h à 18h.

Parmi les autres activités à retenir avant la fin de cette Manif d'art, on signale que le colloque se poursuit jusqu'au 24 mai. Antitube aborde le thème en diffusant la *Trilogie sur le bonheur* de Gilles Groulx, à l'auditorium du Musée de la civilisation, les 24 et 25 mai. De plus, Recto-Verso présente un solo explosif du jeune performeur de la République tchèque Petr Kruselnicky, à la salle Multi de Méduse, le 25 mai.

MANIF D'ART 2

À Québec, jusqu'au 31 mai.

Vuillard, l'autre moderne

ÉDOUARD VUILLARD
MAÎTRE DU
POST-IMPRESSIONNISME
Musée des beaux-arts
de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 24 août

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

«Les experts l'appellent Vuillard. Appelez-le Édouard», dit la publicité. L'occasion est belle, en effet, au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), de faire plus ample connaissance avec ce «maître» du post-impressionnisme, Édouard Vuillard, dont les œuvres sont réunies au sein d'une première rétrospective à lui être consacrée depuis 1938. Quelque 400 œuvres sont présentées dans les salles du musée. L'occasion est belle, donc, puisque l'exposition a été montée par un des grands spécialistes de ce peintre, Guy Cogeval, aussi directeur du MBAM.

Vuillard est présenté dans cette exposition comme un «maître» du post-impressionnisme. La peinture de Vuillard a beau être pour l'essentiel narrative, ce sont moins les histoires qu'elle raconte que l'extrême dextérité du peintre avec la matière elle-même qui est mise en avant par un tel titre. De fait, Vuillard a démontré une assurance remarquable à traduire les volumes en couleurs appliquées successivement, l'application du pigment chez lui révèle des talents indéniables de coloriste, ce qui rend sa peinture fort séduisante, mais aussi, et cette dimension risque de plaire davantage aux «experts», ce qui rend les intérieurs peints plus complexes, les enfilades des pièces représentées plus ambiguës. Encore faut-il savoir que le peintre disparu en 1940 a livré un corpus d'œuvres où les intérieurs sont un motif de prédilection.

Séduisante, la peinture de ce peintre associé aux nabis l'est sans doute. Mais il faut se méfier de cet effet de surface. Vuillard, que l'actuelle rétrospective tente de situer plus définitivement dans l'histoire, capte les impressions de lumière tout en insistant sur les rythmiques de la composition ou encore sur la géométrie. Cette approche induit forcément une perte de définition, une impression de prestesse qui pourrait camoufler la virtuosité du peintre. Souvent la peinture de Vuillard, que l'on présente comme un maître de la matière, laisse paraître des tensions narratives plus volontiers abordées par les auteurs d'allégeance symboliste, Ibsen ou encore Maeterlinck, par exemple.



© SUCCESSION ÉDOUARD VUILLARD / ADAGP (PARIS) / SODRAC (MONTREAL) 2003
Le Boudoir aux voiles de Gènes (détail), 1931, d'Édouard Vuillard.

Vuillard est un peintre intimiste. Ces intérieurs, paradoxalement riches en détail malgré une approche plutôt synthétique, sont des théâtres. On appréciera sans doute la manière qu'il a de théâtraliser ses tableaux. Une des sections de cette exposition à caractère didactique insiste d'ailleurs sur une dimension méconnue de la production de cet infatigable travailleur qu'a été Vuillard. En effet, au début des années 1890, le peintre s'est épris d'une nouvelle passion, celle de la mise en scène. Il a d'ailleurs créé, justement pour des pièces de Maeterlinck, d'Ibsen et aussi de Strindberg, des décors dont l'exposition présente plusieurs esquisses. Le goût du décoratif dans l'art de Vuillard, et sa propension à mettre ses personnages en scène de façon évidente, provient sans contredit de cette pratique.

Atmosphères difficiles

Les activités de la classe moyenne qu'il dépeint dans ses intérieurs sont également l'occasion de décrire des atmosphères difficiles. C'est le cas de cette composition complexe qu'est *Le Grand Intérieur aux six personnages*, de 1897. L'interprétation que fournit le catalogue concerne une dispute amoureuse dans le cercle des peintres dont faisait partie Vuillard. Le mutisme dans lequel semblent s'enfoncer les personnages de ce drame n'est cependant pas sans rappeler les tragédies couchées sur papier par les auteurs que Vuillard a mis en scène. Même une scène telle celle dépeinte sur *Panneau pour le prince Emmanuel Bibesco*, *La Meule* semble empreinte de mysticisme, tant le peintre accentue les lignes

entre des pulsions vives dans l'histoire comme régénératrices de la peinture et un attachement à certains canons de la beauté auxquels il revient régulièrement en fait un peintre véritablement passionnant à suivre. Par contre, l'équilibre n'est pas toujours atteint: certains épisodes de cette carrière frisent davantage un hédonisme bon enfant, alors que quelques compositions sont passablement ronflantes, notamment certains paysages du début de l'automne 1900.

Catalogage

Cette exposition est le fruit d'un immense travail de catalogage. Deux publications de haut calibre ont été produites pour cette rétrospective, toutes deux sous la responsabilité du directeur du MBAM, Guy Cogeval. D'abord, un catalogue d'exposition développe les grands axes de la présentation, commente les œuvres majeures, propose quelques articles permettant de jeter un meilleur éclairage sur cette production fascinante. Par ailleurs, un catalogue critique, c'est-à-dire qui couvre l'ensemble de la carrière du peintre, a aussi été produit. Cette seconde publication approche les 1800 pages de documentation sur les œuvres, leur provenance et leur histoire. Cette masse astronomique d'information est la première tentative de compréhension complète de l'œuvre de Vuillard.

Cogeval travaille à cette tâche de recensement depuis six ans. L'éminent spécialiste de Vuillard a contribué à un ouvrage en trois volumes, présentant près de 3000 œuvres d'art parmi les 1700 photos et 500 œuvres sur papier que contenaient les archives d'Antoine Salomon, petit-neveu et héritier de l'artiste, et de sa femme Colette. Ces derniers ont rendu accessibles à Cogeval leurs collections.

Ainsi, la publication n'est pas un catalogue raisonné au sens classique du terme: l'expression désigne une publication qui recense exhaustivement la production d'un artiste. Au contraire, et Cogeval est le premier à le reconnaître, il a, pour son catalogue, adopté une approche sélective, critique et littéraire. La lecture en devient moins aride, moins technique aussi, mais l'ouvrage ne peut prétendre à l'appellation «catalogue raisonné». L'entreprise, comme l'exposition d'ailleurs, procure la possibilité d'une relecture de l'œuvre de l'artiste d'une précision jamais atteinte jusqu'à maintenant.

GALERIE BERNARD

Nouvelle exposition

Jusqu'au samedi 17 mai 2003

Frank Imperato & Erik Slutsky

«Coup de dés»

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

Du 7 mai au 7 juin 2003

CATHERINE FARISH

Œuvres récentes

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Partir et découvrir!

Le Romantisme et Paris

du 3 au 14 octobre

Séance d'information:

mercredi 21 mai

Félix Leclerc

la poésie de l'Île d'Orléans

les 9 et 10 août

prix spécial jusqu'au 1^{er} juin!

Aussi Ottawa, Joliette,

Saint-Benoît-du-Lac...

(514) 276-0207

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL

CÉRAMIQUES DE
PICASSO

Jusqu'au 6 juin 2003

Galerie BERENSEN

1472, rue Sherbrooke ouest (angle Mackay), Montréal QC

T: 514.932.1319

www.galerieberensen.com

Ouvert du Mardi au Vendredi 10h à 18h

SOFITEL MONTRÉAL

CLAUDE THÉBERGE

Œuvres récentes

dans le cadre du programme artistique
Sofitel / Amérique du Nord1155, rue Sherbrooke ouest • Montréal (Q.C.)
(514) 285-9000

Le troc:

de l'entraide communautaire au geste d'art

Michel Gaudreault,
co-fondateur des
Banques d'échanges
communautaires
de services (BECS)

Martin Boisseau, artiste

Martin Dufresne, artiste

Jean-Ernest Joos,
philosopheDenis Bayon, chercheur
à l'Université de Lyon
et auteur du livre *Les
S.E.L., pour un vrai débat*Modératrice:
Anne BérubéLe samedi 24 mai 2003 de 13 h à 17 h. Au Café La Petite Gaulle,
2525, rue Centre. À deux pas du métro Charlevoix.
L'entrée est libre.Ce colloque est une collaboration
entre ESSE arts+opinions
et le Centre des arts actuels Skol

ESSE

SKOL I+I

Partenaire
Canadien

Informations: ESSE 514 521 8597

PLONGEZ DANS L'ART ACTUEL À QUÉBEC DU 1^{ER} AU 31 MAI 2003MONTREUIL DE LA GAZETTE ET LE DÉPART
ESPACE GM DÉVELOPPEMENT
410 BOULEVARD CHAREST EST
WWW.MEDUSE.ORG/MANIFESTATIONUN ÉVÉNEMENT DE
MANIFESTATION
INTERNATIONALE
D'ART DE QUÉBEC

CRCDQ

Québec

ROYAL WILIAM

LIBERTÉ

Culture

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 2

la musique concrète au rock bruite le plus abstrait. Loin d'être hermétique, cette masse sonore, aussi angoissante que révélatrice, nous invite à nous laisser envahir par elle. Une rencontre stimulante qui oscille de la passion à la confusion.

D. C.

BACK TO MINE

New Order
(DMC - Fusion III)

La série *Back To Mine* ne manque pas d'intérêt. On demande à un groupe ou à un artiste connu de compiler ses influences comme ses pièces favorites du moment. Dans le cas de New Order, on passe facilement du rock à l'électronique, du hip-hop au folk. Cela commence même plutôt bien avec le *Big Eyed Beans From Venus* de l'énigmatique Captain Beefheart, accompagné de son célèbre Magic Band. On saute ensuite à *Primal Scream* avec le planant *Higher Than The Sun*, un extrait de *Screamadelica* au début de la décennie 90. On réussit même à jumeler Missy Elliot et le Velvet, ainsi que Roxy Music et Cat Stevens. Décidément, Barney Sumner ne lésine pas sur la fusion rock-dance. Toutefois, l'écoute s'avère des plus intéressantes dans un tel contexte. On arrive à mieux comprendre l'effet de ce quatuor de Manchester sur la musique populaire des vingt dernières années. On a aussi droit à une savoureuse transition entre le remix de Patrick Cowley du classique *I Feel Love* et le krautrock subversif de *Can*. Un cadeau à s'offrir.

D. C.

MEZZANINE DE L'ALCAZAR, VOLUME 3

Artistes variés
(Pschent - Fusion III)

Le décor d'un appartement est parfois étroitement lié aux sonorités qui l'enveloppent. Et certaines habitent mieux que d'autres. Superficiellement, s'entend. C'est le cas de ce troisième chapitre de la compilation *Mezzanine de l'Alcazar* qui, une fois de plus, vient explorer les courants de l'électro-jazz et de la house. En deux temps, s'il vous plaît. Côté pile, le directeur artistique de la Mezzanine — un célèbre club lounge parisien — y va de sa sélection



d'électronica vocale, comme on dit dans le jargon du milieu, où tour à tour Avril, Mr. Scruff (connu des aficionados des compilations Café del Mare), Mr. Negative ou encore Maurocat y Esteban se succèdent dans un ensemble conceptuel baptisé «dinner time» (comprendre: musique de fond qui ne dérange pas les conversations). Côté face? La séduction avec, à la sélection et au mixage, le DJ français Dyed Soundorom. Une séduction qui s'amorce avec des tonalités sensuelles et délicates (Herbert, Matthias Tanzmann, Ben Neville...) pour lentement dériver — allez savoir pourquoi — vers des rythmes plus cadencés (Mark Wadsworth, Formula Express, Brett Johnson...). Du haut de cette *Mezzanine*, l'amateur du genre ne découvrira certainement rien de très original ni de très surprenant, mais il risque, en l'arpenant, de se croire pendant deux bonnes heures dans le décor feutré de ce haut lieu de la musique lounge européenne. Ce qui, après tout, est peut-être l'effet recherché.

Fabien Deglise

ROUNDS

Four Tet
(Domino)

ONE WORD

Prefuse 73

(Warp-Outside)

Plus que jamais, le métissage des genres semble être devenu un élément déclencheur en électronique. Déjà avec *Pause*, Kieran Hebden (sous le nom d'emprunt Four Tet) arrivait à juxtaposer le folk et l'électronica à l'intérieur d'un même sillage aérien. Cette fois sur *Rounds*, ce membre de

Fridge ajoute des éléments de r&b désarticulé ainsi que des couches de jazz psychédélique afin de créer un univers musical des plus novateurs. Loin d'être gratuite, son approche est synonyme de rigueur et de flair indéniable. Il suffit d'écouter une pièce aussi délicate que *She Moves* pour comprendre que le musicien est un artisan hors pair. Dans un registre similaire, *Prefuse 73* déconstruit les bases du hip-hop afin de conquérir de nouveaux territoires. Sa technique de micro-échantillonnage fonctionne à merveille sur *One Word Extinguisher*. Avec l'aide des Daedalus, Mr. Lif et Diverse, Scott Heron trouve une manière de confondre l'auditeur sans toutefois le perdre au fil de ses explorations vertigineuses. Plus intéressant que *Vocal Studies + Uprock Narratives*, ce deuxième essai innove sans donner dans l'exercice de style. Des albums indispensables pour les mois à venir. On souligne que les deux bidouilleurs feront même équipe (avec Manitoba) pour une série de concerts dont un arrêt est prévu au Cabaret, le 28 mai.

D. C.

DISCORD

Geoff White & Stewart Walker
(Force Inc. - Fusion III)

Il faut pas mal de talent pour créer un album de techno aussi splendide que *Discord*. En fait, Stewart Walker et Geoff White ont couru le risque de s'affronter en duel sur ce projet pour le moins spécial. D'une pièce à l'autre, chacun se relance sans perdre de vue la cohérence d'une pareille symbiose. De la house minimale à la techno la plus lisse, ce travail ne mêle pourtant pas les cartes. Solidement charpenté, l'ensemble est plutôt malicieux sous ses allures classiques. L'effet dancefloor n'enlève rien à la légèreté ainsi qu'une recherche des plus sérieuses. Au menu, des pièces qui s'enchaînent sous l'attrait d'un groove infatigable. Que dire aussi de la production qui n'a rien de laborieux. Par

ailleurs, le duo prouve qu'une telle rythmique peut devenir des plus contagieuses. *Discord* prône l'ingéniosité et le bon goût musical. Une référence des plus accessibles.

D. C.

COMPILATION

NORTHERN ELECTRONIC

Artistes variés
(Discograph-Statik)

Sheffield. Une ville mythique qui a vu grandir des précurseurs de la trémie de Human League et Cabaret Voltaire. Aujourd'hui, une toute nouvelle scène électronique fait rage. À l'avant-plan, un dénommé Dean Honer mêle humour, provocation, ainsi que risque palpable. Pour se faire un avis, on renvoie à la compilation *Northern Electronic* qui compte désormais sur un choix de morceaux cosignés par The Twins of Evil et le DJ français Bobby Hardcore Liberace. Cette électro synthétique donne des frissons. Il faut entendre les *Fat Truckers*, *Stazi*, *I Monsters* ou *Dog Ruff* dans un pareil remue-ménage. On se croit parfois dans de véritables montagnes russes tellement cette sélection s'avère étourdissante. On plane avec une sensation d'excès comme de ruse immédiate. Néanmoins, *Northern Electronic* carbure sans cesse à l'adrénaline. A consommer avec prudence, il y a de la folie dans l'air.

D. C.

DISQUES CLASSIQUES

VERHULST - BAMERT

Johannes Verhulst: Messe, op. 20. Nienke Oostenrijk (soprano), Margriet van Reisen (contralto), Marcel Reijans (ténor), Hubert Claessens (basse, Chœur de concert des Pays-Bas, Orchestre de la Résidence de La Haye, dir. Matthias Bamert. Chandos CHAN 10020.

Voilà un nom qu'on ne connaît pas: Johannes Verhulst. Composi-

teur néerlandais assez notable en son temps (1816-1891) que bien de ses contemporains, Robert Schumann en tête dans sa *Neue Zeitschrift für Musik* (*Nouvelle Gazette musicale*), louaient comme un véritable génie. On écoute ce premier enregistrement de sa *Messe opus 20* avec autant de curiosité que d'intérêt. L'œuvre date du tournant des années 1840. Le fait chronologique n'est pas anodin en ce contexte: c'est à peu près dans ces eaux-là que Schumann lui-même commence à se tourner vers de nouvelles esthétiques plus ancrées dans la tradition allemande.

Et voilà exactement ce qu'on entend: une sorte de Mendelssohn amélioré et, assez étonnamment, de la musique pour chœur et orchestre qui ressemble étrangement à celle que Schumann composera lui-même bientôt. L'influence de Beethoven est grande aussi dans le traitement des divers versets du texte religieux. On entend donc de la musique non pas romantique au sens premier du terme, mais typique du XIX^e siècle un peu conservateur, dans la lignée Mendelssohn-Schumann-Brahms, aux antipodes des visées des Liszt-Berlioz-Wagner. Cela est magistralement composé, passionnant à suivre. Malgré certains poncifs poussifs propres à la mise en musique des prières de l'Ordinaire, on assiste même à des instants de théâtre prémonitoires de morceaux du *Requiem* de Verdi (*Qui tollis peccata mundi...* en est un superbe exemple).

Si cette musique s'avère donc stimulante, c'est toujours en parallèle avec ce qui s'est accompli ailleurs. Voici un pan de la toile de fond sur laquelle se détachent les chefs-d'œuvre. Lorsqu'on dit cela, on pense généralement à quelque chose de péjoratif; il n'en est rien dans le cas de Verhulst. Il n'a peut-être pas le génie pour inventer

des figurations et des formules d'accompagnement originales, mais il possède un sens de l'orchestration, de l'utilisation des vents et une sensibilité harmonique de tout premier ordre, ce à quoi les romantiques ne savaient demeurer indifférents, tout en maniant à merveille le modèle architectural beethovenien.

Ce qui fait encore plus plaisir, c'est la qualité de l'interprétation. Matthias Bamert mène cela de main de maître, sans trop d'effusion ni accès de rigorisme. En cela, on ressent bien la force de la construction; la solidité du plan, malgré la prégnance omniprésente du «modèle», lui permet de tout si bien doser qu'aucun effet ne tombe à plat. Quand ce genre de découverte aiguise l'appétit, c'est dire le succès de l'entreprise.

Sous cette baguette, l'Orchestre de la Résidence de La Haye (Résidence Orchester Den Haag) montre qu'il fait partie de cette phalange aujourd'hui bien fournie de formations de très bon calibre auxquelles on ne peut rien reprocher non plus que louer quoi que ce soit d'exceptionnel. Un bon orchestre reste un bon orchestre, fait à ne jamais dénier. Quant au chœur, lui, il est souvent plus douteux. L'intonation des sopranos, entre autres, tire un peu et la belle prise de son n'en camoufle pas les petites imperfections, qui deviennent parfois grosses, surtout dans la fugue *a capella*, presque pénible. Les solistes sont du même niveau, ni spécialement bons, ni spécialement mauvais. Toujours engagés dans la beauté bien réelle de ce qu'ils chantent, ils nous font assister à une messe aussi originale que bien sentie. Cela fait donc une grosse heure de musique qu'on aime à réentendre et qui donne l'envie d'explorer plus avant le catalogue de ce compositeur.

François Tousignant

Quatuor Molinari

Concert "Nouvelle génération"
23 mai 2003, 20 heures
salle Redpath, Université McGill

Au programme:
Marc Hyland : *Feux* (2002, commande)
Kelly-Marie Murphy : *Living Metal, Continuous Poses* (2002, Création)
Béla Bartók : *Quatuor no 2, op. 17, Sz. 67* (1917)
Prix des billets : 25\$ / 20\$

Dialogues à la Chapelle,
17 mai 2003, 14 heures
100 est, rue Sherbrooke, Montréal

Les *Dialogues* allient musique et art visuel à travers des ateliers de discussions et d'analyses d'œuvres musicales et d'art visuel.

Invités : Marc Hyland, Kelly-Marie Murphy et Elizabeth Dupond

Musique : Hyland, Murphy et Bartók
Exposition : *Musique pour les yeux hors les cadres* de Elizabeth Dupond.

Entrée libre

Renseignements : 514-527-5515
site web : quatuormolinari.qc.ca

Partenaires : Ville de Montréal, BDC, CSSILOR

Orchestre de chambre McGill

Direction : Boris et Alexander Brott
présente

LA SOIRÉE
DVORAK-BRAHMS

Brahms, A. Brott : 3 Intermezzi Op. 117
Dvorak, Sérénade en mi mineur
Bach, Chaconne (arr. Hollander)
Dvorak, Quintette avec piano (orchestré par Boris Brott)

En vedette : Lorin Hollander, piano

Lundi, 26 mai, 2003 - 20 h
Conférence pré-concert avec Richard Turp à 19h15
Pollack Hall : 555 Sherbrooke Ouest
Billets : 38 \$; 30 \$ et 25 \$ -
Appelez pour tarifs âge d'or et étudiants
514-487-5190

Réception avec fromages après le concert

BDC, CSSILOR

VISION SONORES

FESTIVAL ORFORD

300 MUSICIENS. 30 PAYS. PLUS DE 200 CHEFS-D'ŒUVRE.
Direction artistique : Agnès Grossmann

27 JUIN AU 17 AOÛT 2003

CENTRE D'ARTS ORFORD
Une destination culturelle incontournable.
Programmation disponible à compter du 16 mai.
www.arts-orford.org

3165, chemin du Parc, Orford (Qc) J1X 7A2
1 888 310 3665 • (819) 843-9871 • centre@arts-orford.org

Bell, CGI, Domtar, Hydro Québec, Musée de la Culture, Patrimoine Canada

EXTRAITS (514) 282-OPERA
www.operademontreal.com

L'OPERA DE MONTREAL
BERNARD LABADIE directeur artistique

L'Italiana in Algeri
31 MAI, 5, 7, 11 ET 14 JUIN 2003 À 20 H

avec DANIELE LEBLANC, ISABELLA I PHILLIP ADDIS, TADDEO BENJAMIN BRECHER, LINDORO I PETER STRUMMER, MUSTAFÀ I LOUISE MARCOTTE, ELVIRA ORCHESTRE METROPOLITAIN DU GRAND MONTREAL dirigé par YANNICK NEZET-SEGUIN

BILLETTS À PARTIR DE 39,50 \$ ODM 514.985.2258 / PDA 514.842.2112

Partenaires : Ville de Montréal, BDC, CSSILOR, 99.2, CJD, Festival de la Musique, Festival de la Danse

Culture et télé
pour ne rien manquer

L'AGENDA
chaque samedi

Ab

Concours International de Montréal
des Jeunesses Musicales

concours 26 mai-6 juin
violon 2003

Découvrez les plus grands
violonistes de demain
dès aujourd'hui!

26 mai INAUGURATION PUBLIQUE
Complexe Desjardins
12h

27, 28, 29 et 30 mai DEMI-FINALES
Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
14h - 17h30; 19h30 - 22h30

1^{er} juin CLASSES DE MAÎTRE
Salle Claude-Champagne
10h-13h; 14h-17h; 19h-22h
EXPOSITION DE LUTHERIE

Entrée libre

2, 3 et 4 juin FINALES
Prix des billets : 12 \$, 18 \$

6 juin CONCERT GALA DES LAURÉATS
Prix des billets : 17 \$, 23 \$, 35 \$, 46 \$
Salle Wilfrid-Pelletier - Place des Arts
19h30
Orchestre symphonique de Montréal

Billetterie
(514) 842-9951 ou osm.ca

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Renseignements
(514) 845-4108 - jeunessesmusicales.com

Partenaires : BDC, CSSILOR, 99.2, CJD, Festival de la Musique, Festival de la Danse